

Roma negata d'Igiaba Scego: le nomadisme éthique d'une écrivaine migrante de seconde génération

Roma negata de Igiaba Scego: o nomadismo ético de uma escritora migrante de segunda geração

Igiaba Scego's Roma negata: The ethical nomadism of a second generation migrant writer

Roma negata de Igiaba Scego: el nomadismo ético de una escritora migrante de segunda generación

Martine Bovo 

Université Bordeaux Montaigne (Bordeaux-III), Bordeaux, France.



RÉSUMÉ

Igiaba Scego (Rome 1974-) appartient à la seconde génération d'auteurs italo-somaliennes. L'article se concentre sur son essai *Roma negata, Percorsi postcoloniali nella città* publié en 2014, et montre que l'itinérance dans la ville de Rome proposée par l'auteure n'a rien d'une simple visite touristique mais relève d'une démarche éthique visant à informer les Italiens de la persistance, encore de nos jours, d'un héritage du colonialisme dans leur sensibilité, et leur vécu quotidien. La déambulation de Scego dans Rome s'apparente au nomadisme qui rappelle la culture maternelle, et focalise l'attention sur les corps humains et les monuments de Rome, en mettant en relation les temps passés de l'époque coloniale au temps présent de l'histoire italienne. Ce faisant, Scego déconstruit la perception habituelle de Rome et reconstruit, par une opération de décentrement du regard, une cartographie de la capitale, émotive et engagée, postcoloniale.

Mots-clés : Igiaba Scego. Rome. Nomadisme. Écriture éthique. Vision postcoloniale. *Roma negata*.

RESUMO

Igiaba Scego (Roma, 1974) pertence à segunda geração de autores italo-somalis. O artigo concentra-se em seu ensaio *Roma negata, Percorsi postcoloniali nella città*, publicado em 2014, mostrando que a itinerância pela cidade de Roma proposta pela autora não tem nada de uma simples visita turística, mas está ligada a uma atitude ética que visa a revelar a persistência do colonialismo na maneira de agir e nas vivências cotidianas dos italianos. A deambulação de Scego em Roma aparenta-se ao nomadismo próprio à sua cultura materna. Ao focalizar-se nos corpos humanos e nos monumentos de Roma, a autora estabelece ligações entre o presente e o passado colonial. Desse modo, Scego desconstrói a percepção habitual de Roma e reconstrói, por uma operação de descentramento do olhar, uma cartografia emotiva e engajada da capital pós-colonial.

Palavras-chave: Igiaba Scego. Roma. Nomadismo. Escrita ética. Visão pós-colonial. *Roma negata*.

ABSTRACT

Igiaba Scego (Born 1974, Rome) belongs to the Italian-Somali "Second Generation" of writers. This article focuses on her essay *Roma negata, Percorsi postcoloniali nella città*, published in 2014, which shows exploration of the city of Rome, as painted by the author, as not just a simple tourist activity, but having an ethical approach aiming to inform Italians about the obstinacy, even today, of a colonialist heritage being part of their lifestyle and sensibility. Scego's touring of Rome is directly linked to nomadism, reminiscent of maternal cultural roots, and focuses the attention on the human bodies and monuments of Rome by connecting the colonial time with the actual present of Italy. While doing that, Scego makes the usual perception of Rome collapse and brings us a new way to see the city by making a post-colonial mapping of the capital, engaged and full of emotion.

Keywords: Igiaba Scego. Rome. Nomadism. Ethical writing. Post-colonial approach. *Roma negata*.



RESUMEN

Igiaba Scego (Roma 1974-) forma parte de la segunda generación de autoras italo-somaliés. El artículo se centra en su ensayo *Roma negata*, *Percorsi postcoloniali nella città* publicado en 2014 y muestra como el recorrido por Roma propuesto por la autora no corresponde a una mera visita turística, sino que opta por un enfoque ético cuyo objetivo es informar a los italianos sobre la persistencia de un legado colonial en su sensibilidad y su vida cotidiana, aún hoy. El deambular de Scego por Roma emula un nomadismo que recuerda la cultura materna y pone de relieve los cuerpos humanos y los monumentos de Roma, creando lazos entre los tiempos pasados de la época colonial y el tiempo presente de la historia italiana. A través de ello, Scego deconstruye la percepción común de Roma y reconstruye, mediante una operación de descentramiento de la mirada, una cartografía de la capital, emocional y comprometida, poscolonial.

Palabras claves: Igiaba Scego. Roma. Nomadismo. Escritura ética. Visión poscolonial. *Roma negata*.

Igiaba Scego figure parmi les écrivaines italiennes les plus connues dans le milieu littéraire et universitaire qui s'intéresse de près à ce que l'on a pu nommer plus par commodité expressive que par réelle homogénéité thématique le filon de la littérature migrante¹. L'auteure d'origine somalienne, à maintes occasions, a pris le soin de s'autodéfinir comme écrivaine migrante de seconde génération, ce qui, au début de son activité littéraire, lui a permis de se faire connaître dans un filon littéraire bien identifié, puis dans un second temps l'a conduite avec grande circonspection, à se garder des étiquettes trop réductrices. «La mia più grossa paura è ora essere ingabbiata in una etichetta, ossia Scrittrice migrante», avait-elle eu l'occasion de préciser (SCEGO, 2004). Si la perspective d'une ghettoïsation peut expliquer les craintes tout à fait fondées d'Igiaba Scego d'être confinée aux marges d'une zone périphérique dans un monde littéraire soumis aux logiques de politiques éditoriales et à la

caducité des modes, il ne demeure pas moins que sur le plan du contenu littéraire, son écriture reste profondément ancrée dans la conscience d'une double appartenance culturelle, italienne et somalienne, qui constitue le socle identitaire de cette écrivaine née à Rome en 1974 de parents somaliens contraints de quitter leur pays suite au coup d'état de Siad Barre en 1969. Ainsi se présentait Igiaba Scego en 2004 :

Infatti io sono proprio una scrittrice migrante di seconda generazione, nata in Italia da genitori migranti e un po' migrante nel cuore (per non parlare poi del fisico). La mia formazione culturale è italiana, la lingua in cui scrivo è l'italiano (non per scelta, ma per corso naturale)...ma il mio vissuto è legato a doppio filo con la madrepatria del cuore, ossia quella Somalia martoriata dei miei genitori (SCEGO, 2004).

La double culture dont est porteuse Igiaba Scego est un élément fondamental permettant de comprendre à la fois la production culturelle de l'auteure, marquée par la récurrence de thématiques clairement identifiées ; mais aussi de voir comment sa position de femme et écrivaine entre deux mondes (la culture somalienne et la culture italienne), conduit à la lecture et à la prise de conscience de dimensions simultanées qu'Edward Saïd définissait en contrepoint dans son célèbre ouvrage sur l'orientalisme, reposant sur l'idée centrale d'une Europe qui aurait construit son identité par opposition au monde extra-européen (SAÏD, 1978). C'est dans cette théorie qu'intervenait la notion de contrepoint, notoirement empruntée au monde musical, mobilisée contre une compréhension de «l'archive culturelle» sentie par Saïd comme univoque. Cette lecture des faits contrapuntique peut se comprendre comme une conscience simultanée de l'histoire métropolitaine qui est narrée et des autres histoires contre lesquelles (et avec lesquelles) s'exerce le discours dominant, sachant que pour formuler sa propre identité, ce dernier a lui-même besoin de voix qui

¹ La critique s'accorde pour reconnaître les prémisses de la première génération de «scrittura migrante» dans la publication dès 1990 de Pap Khouma, *Io, venditore di elefanti*, Milano, Baldini Castoldi Dalai 1990, suivie de *Immigrato* de Salah Mehnani écrit à quatre mains avec Mario Fortunati en 1990, et *Dove lo stato non c'è* de Tahar Ben Jelloun en collaboration avec Egi Volterrani en 1991. Le groupe de recherches d'Armando Gnisci à l'Université de Rome La Sapienza fut précurseur dans l'étude de la formation de cette première vague de littérature migrante, souvent d'inspiration autobiographique, écrite à quatre mains, et a relayé ses travaux dans la revue online *Kuma*, ainsi que dans les ouvrages précurseurs d'Armando Gnisci qui a surveillé de près l'émergence au tournant des années 1990 de cette nouvelle littérature, apte à mettre en dialogue la rencontre avec des mondes autres et la langue italienne. Parmi les auteurs qui font partie d'une seconde génération, c'est-à-dire des auteurs nés en Italie de parents étrangers et pour lesquels l'usage de la langue italienne a été le fait d'une éducation et d'une culture reçues dans les écoles italiennes et non pas le résultat d'un choix pondéré et revendicatif comme cela a pu être le cas pour les auteurs de la première génération, on dénombre les Albanais Ornella Vorpsi, Anilda Ibrahimi, Ron Kubati, Gëzim Hajdari ; les Indiennes Laila Wadia et Gabriella Kuruvilla ; l'Algérien Amara Lakhous ; le Togolais Kossi Komla-Ebri ; les Somaliennes Igiaba Scego, Cristina Ali Farah ; l'Égyptienne Ingy Mubiayi ; les Éthiopiennes Martha Nasibù et Gabriella Ghermandi ; l'Iranienne Sahar Delijani, la Brésilienne Christina De Caldas Brito. Pour une bibliographie des approches critiques du phénomène des écritures de la migration, se reporter à CAMIOTTI et ZANGRANDO (2000) ; MAUCERI (2004), BARBARULLI (2010) ; QUAQUARELLI (2010).

le contredisent, d'opposés, de négatifs et d'oppositions (SAÏD, 1994, p. 60). La lecture contrapuntique amorcée par Saïd eut le mérite de toujours chercher à prendre en considération l'Autre qui était occulté. Et c'est dans le prolongement de cette notion que Saïd lui-même est parvenu à imposer une solide réflexion théorique et critique sur le rôle de l'écrivain dans sa relation à l'exil. En effet, comme l'a souligné Giorgia Makhlouf, dans sa recension au volume *Réflexions sur l'exil et autres essais* d'Edward Saïd, paru en 2008 :

Si la plupart des gens ont conscience d'une culture, d'un environnement, d'un pays, les exilés en connaissent au moins deux, et cette pluralité les rend conscients qu'il existe dans toute chose des dimensions simultanées. Une telle conscience est « contrapuntique », décentrée, déstabilisante. Elle permet d'opposer un état de vigilance extrême au relâchement de la tension intellectuelle, elle permet de penser le monde en se tenant à l'écart de tout préjugé. Ainsi il existe une réelle proximité entre la posture de l'exilé et celle de l'intellectuel en général (MAKHOULF, 2019).

L'écriture d'Igiaba Scego met en lumière la richesse de cette position d'entre-deux culturels, qu'elle parvient à exprimer de façon originale aussi bien dans sa production journalistique que littéraire afin de se positionner comme passeur de mémoire transgénérationnel. Selon Anna Proto-Pisani cette pluralité de perspectives représente le fondement de son écriture politique, basée sur le devoir de mémoire et sur la volonté de raconter ce qu'il s'est passé en Somalie durant le colonialisme italien, les années de l'AFIS (Administration Fiduciaire Italienne de 1950 à 1960) et de l'indépendance dès 1960, et ce qui se passe aujourd'hui en Italie, en Somalie et dans le reste du monde aux nouvelles générations, descendantes de cette Histoire (PROTO PISANI, 2010). La lecture contrapuntique de l'histoire italienne effectuée par Scego pourrait-elle faire partie de ces stratégies de ré-immersion sélective qu'Ugo Fracassa a identifiées chez les auteurs de seconde génération désireux de rompre avec une étiquette en passe de les ghettoïser (FRACASSA, 2012) ? En effet, selon l'universitaire, l'une des stratégies adoptées pour ne pas se laisser enfermer dans une catégorie réductrice d'auteurs migrants est l'abandon pur et simple des formes narratives du témoignage et du voyage, qui avaient été les modalités narratives de prédilection des premiers auteurs de ce filon, au profit de productions littéraires plus mûres et plus élaborées stylistiquement². C'est

ce que nous allons tenter de découvrir dans le présent article à travers l'étude du dernier essai d'Igiaba Scego, *Roma negata, Percorsi postcoloniali nella città* (SCEGO, 2014).

Itinérances romaines

Fruit de la collaboration avec le photoreporter Rino Bianchi, le livre d'Igiaba Scego accompagne les lecteurs au détour de rues et de places à Rome, de nos jours, et leur propose un parcours à la fois éthique et émotionnel à travers un ensemble de textes de nature réflexive agrémentés de photographies. On retrouve dans cet ouvrage de 2014 les caractéristiques d'une écriture à la fois littéraire et journalistique qu'elle déploie depuis ses premières publications, toutes vouées à questionner le passé colonial de l'Italie pour mieux comprendre notre contemporanéité.

Dans son analyse d'un des premiers récits de Scego intitulé *Dismatria* (SCEGO, 2005), Brigitte le Gouez avait remarqué la tendance de Scego à opter pour une représentation « compartimentée » des cultures en présence, italienne et somalienne, notamment avec l'image de la mère qui ne défait jamais ses valises, mais conserve soigneusement ses affaires somaliennes et italiennes dans deux valises aux fonctions bien distinctes, l'une servant à conserver ses effets de Somalie, l'autre contenant les symboles de la romanité. La chercheuse, pointant du doigt ces multiples morceaux de chaque culture qui ne s'agrègent pas facilement, avait interprété ces valises comme « des morceaux de culture en lien avec des espaces – on pourrait même parler ici de territoires – qui sont juxtaposés et non communicants » (LE GOUEZ, 2008). A travers l'étude de l'essai *Roma negata*, nous allons voir que la tendance de Scego à compartimenter ce qui relève des deux cultures a été largement dépassée au profit d'une attitude qui non seulement intègre les deux cultures, mais surtout les englobe dans une relation d'échanges fluctuants, modélisés par le trope du nomadisme.

Que doit-on entendre par « nomadisme » ? Alors qu'elle exposait la genèse de son livre pour enfants *La nomade che amava Alfred Hitchcock* (SCEGO, 2003), prenant soin d'indiquer que l'histoire plongeait ses racines dans l'histoire de la vie de sa propre mère qui avait été nomade avant de s'établir d'abord à Mogadiscio puis en Italie, Igiaba Scego eut l'occasion d'évoquer ce qui à ses yeux constitue l'une des facettes incontournables de ses origines culturelles somaliennes, à savoir le nomadisme. Paradoxalement, dans une partie de sa production littéraire, la reconnaissance et la revendication du nomadisme maternel comme caractéristique de son identité culturelle s'accompagnent d'une force inverse,

² Selon l'auteur, cette vague de ré-immersion sélective serait la troisième phase de la littérature migrante italienne, après les phases « carsique » et « exotique » qu'Armando Gnisci avait identifiées en son temps dans *La letteratura italiana della migrazione*, Roma, Lilit, 1998. Se reporter à la note 13 de l'article de Sara Lorenzetti (LORENZETTI, 2014, p. 203).

que l'on voit à l'action chez ses personnages lorsqu'ils se retrouvent dans la nécessité de cartographier leurs souvenirs, pour parvenir à figer sur le papier leur mémoire. Ainsi dans *La mia casa è dove sono* (2010) Scego débute-t-elle son récit par un artifice d'écriture mémorielle qui consiste en l'élaboration d'une carte imaginaire de la Somalie, permettant de faire se superposer des éléments spatiaux temporels très éloignés les uns des autres, des lieux à la fois de Rome et de Mogadiscio, afin de parvenir à ce que Sara Lorenzetti a appelé «le superamento delle divisioni per la costituzione di un luogo di convivenza multiculturale» (LORENZETTI, 2014, p.203). La voix narrante, jeune alter ego de l'écrivaine, fille d'émigrés somaliens, se souvient d'un après-midi passé à Manchester de nombreuses années auparavant, chez son frère Abdul, en compagnie de ses cousins. La conversation se déploie sur le fil de souvenirs lointains liés à la Somalie qu'ils ont quittée lors du déclenchement de la guerre civile en 1991, avant de se concentrer sur les efforts des personnages pour fixer sur une carte imaginaire les lieux arrachés à l'oubli du temps. Analysant cet épisode de la cartographie imaginaire de Scego, la chercheuse Sara Lorenzetti avait eu l'occasion de remarquer :

Nel romanzo, anche il trattamento del tempo narrativo si carica di una valenza ideologica: l'andamento discorsivo si sviluppa in un andirivieni continuo tra incursioni nel passato e ritorni al presente a tutti i livelli del racconto, dalla macrostoria della Somalia alla microstoria della famiglia Scego, fino a quella della protagonista. Si costituisce una temporalità fluttuante in cui il presente può trovare il proprio senso solo dalla conoscenza e dalla riconciliazione con il passato. La configurazione cronotopica assume un esplicito valore di denuncia nei confronti della società e della cultura italiane che vivono nell'ignoranza della propria storia coloniale, di solito rimossa dalle coscienze e dai libri e, talvolta, riscritta in forme edulcorate (LORENZETTI, 2014, p.203).

Les efforts déployés par le personnage de la mère dans *Dismatria* pour compartimenter ce qui relevait de la culture d'origine et de la culture d'acquisition ont cédé le pas à cette opération de cartographie mentale visant à conjuguer les expériences passées aux événements plus récents de leur nouvelle identité culturelle d'immigrés. L'effort de cartographier est un geste des plus significatifs permettant de créer le lien chronotopique entre expérience de l'exil, émotions, identité, territoire, passé et présent, histoire coloniale et histoire italienne du temps présent.

Le fait d'établir une carte mentale de Mogadiscio en faisant se superposer les souvenirs et les émotions du passé avec le hic et nunc de l'exilé n'est pas seulement, comme a pu le souligner Stefania Benini (BENINI, 2014, p.478),

un geste visant à établir une structuration cognitive pour parvenir à coucher sur le papier un imaginaire, l'ancrage d'une identité dans un territoire et dans le souvenir de ce territoire, mais aussi une technique d'écriture visant à communiquer à un lectorat un patrimoine culturel ignoré. En effet, dans *La mia casa è dove sono*,

la storia del disegno della mappa di Mogadiscio nel testo comincia all'insegna della nomadicità: come l'esordio del libro stesso, si ricollega al patrimonio orale della cultura nomadica materna, una Somalia che ora Scego decide di raccontare a un'Italia quasi del tutto ignara della cultura della sua ex colonia, in un polilinguismo che giustappone la lingua della madre alla madrelingua (BENINI, 2014, p.480).

Roma negata s'inscrit dans le prolongement de cette écriture déjà observée dans *La mia casa è dove sono* (COMBERIATI, 2007; BENINI, 2014; LORENZETTI, 2014): l'abandon du trope des valises s'effectue au rythme d'un autre type d'effort pour relier des éléments d'un espace-temps disparate. En effet, Scego ne se concentre plus sur l'effort de faire cartographier Mogadiscio par ses personnages, mais propose une forme d'itinérance personnelle, réalisée par son propre corps, et qui s'apparente à l'errance nomade maternelle, la plaçant de fait au centre d'un processus de connexion de l'espace-temps colonial-postcolonial dans une posture qui relève à la fois du chanfre et de la nomade. Tandis que Scego-nomade marche dans Rome, Scego-cantora-chanfre raconte l'histoire des lieux qui ne peut être racontée qu'en corrélation avec l'histoire des anciens territoires de la Corne d'Afrique colonisés par l'Italie. Mais de quels lieux nous parle-t-elle ?

Roma negata interpelle le lecteur: le titre signifie la Rome niée, mais aussi la Rome qui nie, qui oublie. La belle endormie, la coupable. Ce qui surprend le plus au-delà du titre est cette hâte de Scego que l'on peut observer dès le début de l'essai, en train de marcher, de hâter le pas pour arriver sur un lieu précis, la Piazza di Porta Capenna, premier point d'arrêt de cette longue itinérance à travers la capitale.

Cammino...Lo faccio sempre quando ho qualche pensiero. Cammino per le strade trafficate della mia Roma Capoccia e il cuore, il mio piccolo stravagante cuore, istantaneamente si placa. Solo a Roma cammino così bene. Ci apparteniamo io e lei. Ci amiamo, ci detestiamo, ci conosciamo, ci mischiamo. [...] Cammino. Metto un piede dopo l'altro. Rapidamente. Bruscamente (SCEGO, 2014, p.13).

Cette marche rapide est le point de départ de ce que l'on pourrait définir comme le nomadisme éthique d'Igiaba Scego.

Le nomadisme éthique d'Igiaba Scego

Depuis ses débuts, la production narrative et romanesque de Scego a abordé de multiples centres d'intérêt, qui n'ont de cesse de revenir dans les productions successives, avec toujours plus de potentiel et de maturité expressive: la question somalienne, l'intérêt pour la condition féminine, la lutte contre toute forme de racisme, les problématiques identitaires, le passé colonial. Dans le sillage des écrits précédents, l'essai *Roma negata* de 2014 renforce cette tendance à la critique sociale et politique de l'Italie qui était déjà présente dans ses tout premiers écrits, avec une attention toute particulière accordée aux conflits identitaires ressentis par les Italo-somaliens de seconde génération confrontés à une xénophobie galopante. Dans *Oltre Babilonia* de 2008, Igiaba Scego avait déjà eu l'occasion, à travers le récit relaté par le personnage d'Elias de la formation politique de Siad Barre dans la péninsule, de dénoncer les responsabilités politiques de l'Italie dans l'avènement du régime autoritaire somalien: une grande partie de la tension morale et politique qui animait son ouvrage de 2008 se résolvait en une geste dénonciatrice d'épisodes historiques méconnus des Italiens, et en accusation contre les formes de ce que Scego a appelé les formes d'impérialisme républicain mises en place durant les années de la Démocratie Chrétienne à travers la formation d'une classe politique somalienne faible et corrompue qui a fait le lit de la dictature.

L'essai de 2014 *Roma negata* ne se contente pas de reprendre et de prolonger le concept d'histoire coloniale oubliée comme source des problèmes identitaires contemporains, il se penche sur le problème de la persistance à notre époque contemporaine des effets délétères du colonialisme. La persistance des effets du colonialisme de nos jours est rendue visible à travers une itinérance dans la ville de Rome qui n'a rien de la visite touristique traditionnelle. Telle un guide aguerri, Scego promène son regard sur les lieux de la capitale qui portent en eux les traces d'une histoire coloniale délibérément ignorée, voire ensevelie par les politiques publiques de la mémoire officielle. L'objectif de cette pérégrination consiste à faire remonter à la surface et faire sortir de l'ombre des pans entiers de l'histoire coloniale, présents non seulement à travers les monuments, mais aussi à travers les corps, les habitants, le métissage de la population romaine. Les clichés pris par le photoreporter romain Rino Bianchi qui viennent s'intercaler aux réflexions d'Igiaba Scego montrent justement une série de portraits, composée quasi exclusivement de personnes de couleur, qui prennent la pose devant de célèbres monuments de la ville éternelle. Qu'il s'agisse de la jeune Tezeta Abraham, photographiée de profil, regardant le lieu où se trouvait le Palazzo della Civiltà italiana, ou d'Amin

Nour, dont la silhouette longiligne campée sur un socle de statue, se détache fièrement telle une statue de chair bien vivante sur le fond de Piazza dei Cinquecento, ou encore d'Aster Carpanelli devant la stèle de Dogali, sans omettre les anonymes réfugiés politiques photographiés en contre-plongée: tous sont les représentants de la Rome multiculturelle du XXI^e siècle. Tous sont Italiens. Les clichés de Rino Bianchi les saisissent à côté de monuments ou bien au centre de places, le regard droit, la silhouette imposante et déliée au centre de l'image, dans des attitudes de «présentification» des corps, car là est le point commun à tous ces portraits: tous, sans exception, semblent dire avec leur corps qu'ils occupent l'espace, un espace laissé vide par la mémoire officielle. L'intention d'occuper les lieux par les corps rentre dans la perspective qu'Igiaba Scego expose clairement dans une postface aux accents postcoloniaux affirmés qui établit un pont entre le vécu des anciens territoires occupés pendant la colonisation italienne et les mouvements migratoires actuels: «volevamo che in questa Roma negata emergesse quel Corno d'Africa che oggi sta morendo nel Mediterraneo, sconosciuto da tutti e soprattutto da chi un tempo l'aveva sfruttato» (SCEGO, 2014, p. 134).

Dans la perspective postcoloniale, l'engagement intellectuel de Scego se concentre sur un constat douloureux, amer qui devient le point de départ de son discours: la mémoire coloniale est une mémoire enfouie, marquée par l'absence de lieux de mémoire, par le silence, l'oubli conforté voire renforcé au fil du temps qui passe. La mémoire coloniale, quand elle remonte à la surface, se révèle à travers un émiettement, et son écriture devient ainsi une opération visant à remplir des vides, à occuper l'espace – et c'est dans cette perspective que les clichés de Rino Bianchi prennent tout leur sens, à mettre les différentes parties de cet émiettement en contact les unes avec les autres car leur rapprochement permet de raviver la mémoire, ou tout simplement de la créer, pour pouvoir habiter le présent. Scego ne choisit donc pas d'accompagner ses lecteurs à la découverte de la Rome inconnue, mais plutôt de regarder avec un regard neuf des lieux qui sont au contraire célèbres, ou quand ils ne le sont pas, font partie du quotidien des Romains: Stazione Termini, Piazza dei Cinquecento, Porta Capena, le quartier de Tor Pignattara où se trouvait le cinéma Impero, le Forum impérial, palazzo Fao (qui n'est autre que l'ancien édifice ayant abrité le ministère des Colonies), Ponte Principe Amedeo di Savoia, Via delle Terme di Docleziano où se trouvait la stèle de Dogali. Scego propose de regarder ces lieux d'un regard neuf, c'est-à-dire de les voir comme lieux chargés d'histoire, comme lieux précisément «postcoloniaux», comme nous le prouve l'exemple de la Piazza dei Cinquecento, place où se retrouvent les migrants provenant de Somalie,

Erythrée, Ethiopie, décrite par Scego comme le « nombril de Rome ».

A travers son itinérance, Scego re-cartographie Rome. Or, l'effort consistant à raccrocher la toponomastique romaine à la mémoire des faits coloniaux n'est pas un fait nouveau chez les écrivaines migrantes de la seconde génération : dans son *Aulò. Un canto-poesia dall'Eritrea*, Ribka Sibhatu avait déjà mis en relation les origines du nom attribué à l'actuelle Piazza del Cinquecento avec la célébration italienne de la bataille de Dogali de 1887 (SIBHATU, 2009). De son côté, si Igiaba Scego avait consacré à la Stazione Termini, lieu de rencontre des premiers immigrants en provenance des territoires de la Corne d'Afrique, une place de choix dans son livre *La mia casa è dove sono* de 2010, la perspective qu'elle adopte dans *Roma negata* est plus âprement polémique et politique car *Roma negata* enquête sur les traces du passé colonial de l'Italie dans la vie quotidienne des Italiens tout en questionnant le sentiment d'italianité. L'un des premiers constats de Scego lors de ses pérégrinations romaines porte sur la persistance encore aujourd'hui dans l'imaginaire des Italiens d'un lourd héritage colonial qui s'est répandu insidieusement dans des pratiques de leur vie quotidienne. Dans le volume, on trouve ainsi des photos trouvées chez une amie d'Igiaba, représentant un grand-père en uniforme colonial en pose aux côtés de sa jeune *madame*³, des chansons apprises enfant le soir au moment du coucher et dont on a oublié qu'elles étaient des chansons de propagande, ou encore un souvenir de jeu de l'oie, de cahiers d'école arborant fièrement l'Afrique orientale en gros plan sur la page de couverture. L'auteure enquête sur les traces du colonialisme qui ont marqué les affects, les habitudes quotidiennes des Italiens et sont restées dans leur esprit, souvent à leur insu, mais de façon tenace à travers des souvenirs et des jeux d'enfance. Ce sont donc les mille facettes d'une microhistoire, pour reprendre l'expression de Carlo Ginzburg⁴, inscrite dans la forma mentis des Italiens que Scego entend porter à notre connaissance pour rendre évidente la persistance dans notre temps présent de l'héritage colonial et recomposer les divers fragments épars d'une Histoire morcelée, incomplète, et mensongère. Toutefois, Scego ne se contente pas de ramener sous les projecteurs ces fragments d'histoire coloniale passés à la postérité, et entrés dans une praxis du quotidien à travers des gestes, des habitudes, des idées reçues, mais elle pointe du doigt l'autre perspective, interne à la population qui fut

autrefois dominée par les Italiens, à savoir ces Somaliens qui suivirent les enseignements de l'école italienne de Mogadiscio, furent bercés par les programmes scolaires italiens, mais furent accueillis en Italie par les appellations de « sales nègres ». C'est par son propre corps itinérant, qu'elle soumet à rude épreuve physique, et qui menace parfois de trahir ses objectifs que Scego réalise cette mise en relation entre des éléments de la Rome d'aujourd'hui et celle du passé, entre politiques d'hier et d'aujourd'hui, entre les hommes et leurs monuments, car les monuments de la ville, exactement comme les hommes, ont été oubliés par les Italiens. Devant les tragédies humaines qui se déroulent de plus en plus nombreuses encore aujourd'hui en Méditerranée, le devoir de mémoire de Scego devient plus que jamais nécessaire. Pour Scego, les migrants repêchés au large de Lampedusa ou aux abords des côtes italiennes font partie intégrante d'une Histoire que les Italiens doivent sentir comme la leur. Au contraire, les tragédies des naufragés érythréens, somaliens, éthiopiens en quête d'asile n'ont de cesse de diviser les Italiens qui regardent ces événements avec distance. L'indignation de Scego devant les tragédies contemporaines des migrants dans la Méditerranée et les oubliés de l'Histoire coloniale se double de celle éprouvée devant les négligences de l'État dans sa politique publique de commémoration des lieux de mémoire. Son attention se concentre sur des lieux qu'elle considère comme emblématiques : ainsi nous raconte-t-elle l'histoire du cinéma *Impero* dans le quartier Tor Pignattara qui avait été construit en 1938 pour glorifier l'Empire reconstitué et se trouve aujourd'hui en ruines, les murs recouverts de fientes de pigeons. Le récit de l'histoire de cet édifice s'alterne avec les réflexions de Scego sur le sort des rescapés du naufrage des migrants érythréens de novembre 2013. Le style journalistique adopté dans les deux cas assure la continuité thématique et éthique du regard de Scego : pointé sur l'indifférence des Italiens, insensibles aux réfugiés tout comme au sort de l'édifice abandonné à la décrépitude ; acéré dès lors qu'elle examine les détails de la politique mémorielle déployée par le gouvernement italien.

C'est sur ce dernier point que son essai s'achève, après avoir relevé tour à tour les hypocrisies gouvernementales observées lors de la sépulture des naufragés⁵ ou encore les incohérences dans le choix de célébrations mémorielles promptes à honorer la mémoire de victimes lointaines géographiquement alors même que l'Italie affecte une amnésie collective à l'encontre de son propre passé colonial. Précisément sur la Piazza di Porta Capena où se dressait autrefois l'obélisque d'Axum se trouve

³ Le madamato, mot forgé sur le terme français madame, désigne en italien le type de relation conjugale (concubinage) réprimé par les lois italiennes mais qui existait dans les faits entre les citoyens italiens et les femmes indigènes pendant les périodes d'occupation coloniale des territoires de la Corne d'Afrique.

⁴ Carlo GINZBURG, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1980 (édition originale en 1976).

⁵ La sépulture des naufragés a été faite non pas sur le lieu du drame, à Lampedusa, mais – ironie cruelle du sort et de la politique – à Agrigente en présence de l'ambassadeur érythréen, qui fait partie du régime féroce dont les victimes du 3 octobre 2013 avaient précisément cherché à fuir.

aujourd'hui une stèle commémorative à la mémoire des victimes du 11 septembre. Gianni Alemanno, alors maire, le jour de l'inauguration avait commenté la nécessité de la commémoration, mais le silence commémoratif entourant comme un halo encore aujourd'hui les violences perpétrées par l'Italie contre les anciennes colonies n'a pas échappé au jugement de Scego dont l'indignation a atteint son comble avec l'histoire du monument érigé à Affile à la mémoire de Rodolfo Graziani.

La nécessité du mea culpa et de l'établissement des responsabilités collectives pour construire le futur

S'il est vrai pour Scego que l'on a fait le procès à Mussolini et à ses délires de reconstruction de la Rome impériale, il ne demeure pas moins vrai que les responsabilités dans l'histoire du passé colonial italien doivent être reconnues comme telles : la guerre d'Éthiopie et la proclamation de l'Empire furent les moments de plus grand consensus pendant le régime mussolinien. Le peuple était coupable, tout autant que le Duce, affirme-t-elle avec véhémence (SCEGO, 2014, p. 87). La culpabilité s'élargit à l'Italie contemporaine et est observée précisément à travers les actes manqués de la politique mémorielle italienne : quand l'obélisque d'Axum fut démonté pour être restitué à l'Éthiopie, il n'arriva pas de suite à destination mais, au contraire, après les longues et laborieuses phases de démontage, la stèle en morceaux fut recouverte d'une toile cirée et entreposée dans la cour d'une caserne de Ponte Galleria où elle est restée jusqu'en 2005, date de son retour en Éthiopie. Ce n'est pas tant l'histoire rocambolesque de cet obélisque qui semble intéresser Scego que l'histoire des hommes révélée par cette affaire : l'Italie, par manque de financements et de bonne volonté, aurait repoussé la date effective de restitution d'une stèle hautement symbolique pour le pays éthiopien qui en demandait la restitution. Personne ne souligna le fait que la stèle était un butin de guerre. Personne n'a perçu ce vide sur la place comme un vide de mémoire.

Les conclusions d'Igiaba Scego sont sans appel : l'Italie est coupable et doit reconnaître ses torts. Le devoir de mémoire est nécessaire afin que les Italiens d'origine érythréenne, somalienne, éthiopienne puissent être considérés comme des Italiens à part entière. La perspective postcoloniale d'Igiaba Scego s'affirme avec force à travers les instruments de la dénonciation dans ce livre qui relève davantage du pamphlet que de l'essai ou des écrits journalistiques. Il ne s'agit pas de renverser une perspective eurocentrée mais de fournir une lecture complexe de la société italienne d'aujourd'hui à la lumière d'une histoire coloniale qui ne s'est pas arrêtée

avec la perte effective des territoires colonisés mais qui s'est au contraire prolongée dans notre temps présent, en gangrénant la perception et le processus d'élaboration de l'identité italienne. La lecture contrapuntique évoquée plus haut s'est enrichie d'une dimension éthique : le décentrement du regard opéré par l'écrivaine romaine d'origine somalienne repose sur la réhabilitation des corps et des monuments qu'elle embrasse d'un même regard empathique afin de les faire sortir de l'oubli et de les donner à voir au grand jour, en pleine lumière, car le présent ne peut être vécu que si le passé est connu, et les responsabilités reconnues. Telle un médium permettant de connecter le passé au présent, Igiaba Scego déambule sans se fixer, marche inlassablement, dans un esprit de pacification et de réconciliation plus que jamais nécessaire.

Referências

- BENINI, Stefania. Tra Mogadiscio e Roma: Le mappe emotive di Igiaba Scego. *Forum italicum*, [S. l.], n. 3, p. 477-494, 2014. <https://doi.org/10.1177/0014585814543246>
- BARBARULLI, Clotilde. *Scrittrici migranti. La lingua, il caos, una stella*. Pisa: ETS, 2010.
- CAMILOTTI, Silvia; ZANGRANDO, Stefano. *Letterature e migrazione in Italia*. Trento: Uniservice, 2000.
- CAMILOTTI, Silvia. *Cartoline d'Africa. Le colonie italiane nelle rappresentazioni letterarie*. Venezia: Edizioni Ca'Foscari, 2014.
- COMBERIATI, Daniele. La littérature italo-somalienne de deuxième génération. *Degrés*, [S. l.], n. 131-132, p. 1-20, 2007.
- FRACASSA, Ugo. *Patria e lettere. Per una critica della letteratura postcoloniale e migrante in Italia*. Roma: Perrone, 2012.
- KLEINERT, Susanne. Memoria postcoloniale e spazio ibrido del soggetto in *Oltre Babilonia* di Igiaba Scego. *Narrativa*, [S. l.], n. 33-34, p. 205-214, 2012.
- LE GOUEZ, Brigitte. *Recompositions identitaires chez Igiaba Scego, écrivain migrant: entre la mémoire somalienne et l'invention quotidienne de la Rome d'aujourd'hui*. In: HAHNEL-MENARD Carola, LIENARD-YETERIAN Marie, MARINAS Cristina (org.). *Représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre*. Paris: Éditions de l'École polytechnique, 2008. p. 465-474. <https://doi.org/10.4000/books.pur.55751>
- LORENZETTI, Sara. *Sperimentare il sé nell'altro. Per una lettura sociologica de La mia casa è dove sono di Igiaba Scego*. *Otto/Novecento*, n. 3, 2014. p. 199-213.

MAKHLouF, Georgia. L'exil comme expérience de la modernité, *L'Orient littéraire*, n. 151, janvier 2019.

MAUCERI, Maria Cristina. Igiaba Scego: la seconda generazione di autori transnazionali sta già emergendo. *El Ghibli*, n. 4, 2004. http://archivio.el-ghibli.org/index.php%3Fid=1&issue=01_04§ion=6&index_pos=1.html. Consultado em: 21.1.2019.

OLINI, Lucia. Spostare lo sguardo: identità, alterità e rispecchiamento nelle scritture migranti. In: ALFONSETTI; BALDASSARRI; TOMASI (org.). *I Cantieri dell'Italianistica*. Ricerca, didattica e organizzazione agli inizi del XXI secolo. Atti del XVII congresso dell'ADI, 2014.

PINZUTI, Eleonora. Sinthomatizzazione post-coloniale in *Oltre Babilonia* di Igiaba Scego. *Narrativa*, [S. l.], n. 33-34, p. 195-203, 2012.

PROTO PISANI, Anna. Igiaba Scego scrittrice post coloniale in Italia. *Italies*, [S. l.], n. 14, p. 427-449, 2010. <https://doi.org/10.4000/italies.4042>

QUAQUARELLI, Lucia. *Certi confini. Sulla letteratura italiana dell'immigrazione*. Milano: Morellini, 2010.

SAÏD, Edward. *Orientalism*. New York: Pantheon Books, 1978.

SAÏD, Edward. *Culture and Imperialism*. Londres: Vintage, 1994.

SCEGO, Igiaba. *La nomade che amava Alfred Hitchcock*. Roma: Sinnos, 2003.

SCEGO, Igiaba. *Scrittori migranti di seconda generazione*. San Giovanni in Persiceto: EKS&TRA, 2004.

SCEGO, Igiaba. *Rhoda*. Roma: Sinnos, 2004.

SCEGO, Igiaba. Dismatria. In: CAPITANI, Flavia; COHEN, Emanuele (org.). *Pecore nere*. Racconti. Roma-Bari: Laterza, 2005. p. 5-21.

SCEGO, Igiaba. *Salsicce*. In: CAPITANI, Flavia; COHEN, Emanuele (org.). *Pecore nere*. Racconti, Roma-Bari: Laterza, 2005.

SCEGO, Igiaba. *Oltre Babilonia*. Roma: Donzelli, 2008.

SCEGO, Igiaba. *La mia casa è dove sono*. Milan: RCS libri, 2010.

SCEGO, Igiaba; BIANCHI, Rino. *Roma negata, Percorsi postcoloniali nella città*. Roma: Ediesse, 2014.

SIBHATU, Ribka. *Aulò. Un canto-poesia dall'Eritrea*. Roma: Sinnos editrice, 2009.

Reçu le: 4/2/2019.

Approuvé: 12/11/2019.

Publié le: 21/12/2019.

Auteur:

MARTINE BOVO

Doutora, Maître de conférences, Université Bordeaux Montaigne (Bordeaux-III), Bordeaux, France.

Orcid: <http://orcid.org/0000-0002-6605-5720>

E-mail: Martine.Bovo@u-bordeaux-montaigne.fr

Adresse: Domaine Universitaire, 19 esplanade des Antilles 33607 Pessac, França